

# L'identité hystérique

Charles Melman

Reims le 6 juin 1994

Exposé organisé dans le cadre  
d'un séminaire sur l'Identification  
par Josiane Quilichini et Annie Douce

Parler de l'identité hystérique est une gageure : c'est parler d'une idée fixe face au polymorphisme exubérant que nous savons de ses manifestations. Un préalable tout de suite : en parlant d'hystérique, je parle aussi bien des hystéries féminines que masculines et je crois que la façon dont je vais l'aborder va le justifier.

Cette identité de l'hystérie à travers le polymorphisme de ses expressions a été, comme vous le savez, reconnue extrêmement tôt dans l'histoire de la médecine et elle a même été reconnue avant Hippocrate, puisque les médecins égyptiens avaient parfaitement identifié une affection qu'il liaient à des troubles de l'utérus, et qui pouvait s'exprimer chez les femmes, pour eux, de manière extrêmement diverse, extrêmement variable.

Ils avaient bien entendu une conception étiopathogénique qui était fort intéressante mais qui ne nous concerne pas ce soir. En tout cas, ce qui est notable, c'est que eux aussi avaient affaire à des hystéries manifestement fort semblables aux nôtres et qu'ils étaient parfaitement capables devant des manifestations somatiques extrêmement diversifiées de dire : « Ça ce n'est pas organique, c'est de l'hystérie. »

Donc cette apparente gageure qu'il y a à vouloir traiter de l'identité hystérique n'est qu'apparente car, après tout, chacun de nous devant le polymorphisme que nous savons est capable de dire néanmoins : « Tiens, là, il s'agit d'une hystérie » mais peut-être est-il plus difficile de dire pourquoi. Nous allons nous intéresser à ce pourquoi.

Je vais faire appel à quelques notions théoriques qui sont en nombre très limité et qui sont extrêmement simples mais sur lesquelles je vais m'appuyer. En réalité, je les expliquerai en cours de route et je vous serai reconnaissant de m'interrompre pour m'interroger sur tel ou tel point qui pourra vous paraître obscur ou difficile. Je ne sais pas exactement où vous en êtes dans votre élaboration donc, s'il vous plaît, n'hésitez pas à faire que l'on s'arrête et que l'on parle de ces questions de terminologie ou autre.

Je ferai donc appel à quelques notions extrêmement simples qui sont des concepts pris chez Lacan, des concepts lacaniens, et qui sont au nombre de trois. Il y aura le concept de grand Autre. Il y aura le concept d'objet petit a. Et il y aura le concept de trait unaire. Et avec cette batterie extrêmement réduite, je vais essayer de vous montrer combien, à propos de l'hystérie, et contrairement à ce que nous croyons, la théorie colle avec la clinique. Il n'y a pas à les séparer l'une de l'autre. Il s'agit de l'endroit et de l'envers du même problème.

D'abord un petit mot sur ce lieu Autre que Lacan écrira grand Autre pour vous dire simplement ceci : du fait du discours, il y a deux grandes places. En tant que sujet parlant, je ne peux venir occuper que l'une ou l'autre de ces places. Ces places, vous les connaissez. Elles sont présentes dans notre vie sociale, dans notre vie familiale, dans notre vie conjugale, dans notre vie universitaire. Globalement, ces places, il y en a une qui est celle du maître, du patron, et puis il y a l'autre place qui est celle du serviteur. Ce sont donc des places reconnues depuis longtemps dans l'histoire ; je peux vous renvoyer si vous le voulez à Hegel. Chacun d'entre nous s'accordera à reconnaître qu'elles sont inaltérables. Quel que soit le régime social établi, quelles que soient les aspirations sociales, il y a toujours des maîtres et il y a toujours une place qui est celle des serviteurs.

La place, le lieu, du grand Autre, c'est le lieu où justement s'abritent, gîtent, les serviteurs. L'autre place est celle des maîtres. Et ce n'est pas moi qui vous apprendrai que vous rencontrerez en clinique ce type de problème qu'il peut arriver à d'excellents sujets fort talentueux, fort doués, de ne pas parvenir, malgré leur formation extrêmement savante, poussée, à passer de la place de serviteur à la place de maître. La difficulté à passer la thèse, une agrégation... Une espèce de sort semble s'acharner sur eux et fait que, quel que soit leur talent, ils resteront dans une position de subordination. Voilà une illustration clinique simple de cette division.

Pourquoi appeler ce lieu le lieu du grand Autre ? Cela peut se justifier de la manière suivante : c'est que la place du maître, ou des maîtres, est une place authentifiée, légitimée, certifiée par la référence à un fondateur, un géniteur, un père. Donc ceux qui occupent cette place légitiment leur autorité, leur prévalence, même si par ailleurs ils n'ont pas les qualités requises, par leur référence à une autorité fondatrice, théologale, paternelle, universitaire qui aura procédé à la nomination. Là, le terme de nomination est tout à fait important dans la légitimation de cette lignée.

Une autre dimension qui, elle, est spécifiquement psychanalytique – nous sortons là de la sociologie, ou de l'histoire ou de la phénoménologie – est que ceux qui se tiennent à cette place, qui est également celle de la virilité, montrent qu'ils tiennent leur virilité d'un processus étrange, bizarre, d'accès à la virilité qui s'appelle la castration. Pour être en position virile et pour se trouver occuper la place des maîtres, il faut être passé par ce défilé extrêmement étrange qui nous est réservé et qui s'appelle la castration. C'est le passage par la castration qui donne accès à la virilité et à cette place.

Dans l'autre lieu, le lieu Autre, c'est une espèce de terrain vague où vont se trouver rassemblés soit ceux qui ne sont pas passés par la castration, soit ceux dont la castration n'a pas été reconnue, légitimée. Si cela risque de vous paraître abstrait, je peux vous en donner une illustration immédiate : si je suis un homme immigré, j'ai beau, dans ce qui était mon pays d'origine, me réclamer de ma filiation, être passé par la castration et donc me prévaloir d'une virilité, pris dans une culture différente, ma castration, ma filiation ne sont plus authentifiées et me voilà déplacé dans le lieu Autre. Me voilà du même coup exposé à des tâches subordonnées mais aussi à une certaine féminisation. D'où un certain nombre de tensions que connaissent parfaitement tous ceux d'entre vous qui faites un peu de clinique.

Nous en venons au problème de la féminité. Dans son célèbre article sur la féminité, très étrange, très intéressant, Freud dit que la féminité est liée à une migration. La petite fille se tenait dans une position virile comme le petit garçon. Elle est passée par la castration comme le petit garçon et puis il va falloir qu'elle renonce à ce statut viril et qu'elle connaisse une migration. Il image cette migration comment étant celle d'une érogénéité qui va se déplacer du clitoris à la zone vaginale. Renoncement donc de ce qu'il en serait d'une expression virile pour un hypothétique investissement érotique de la gaine vaginale.

Nous pouvons entendre ce déplacement de façon plus topologique, c'est-à-dire non pas seulement physiologique ou de topographie anatomique dont nous savons combien elle est d'ailleurs délicate. Cette petite fille est en droit de s'estimer frustrée, estimer qu'on lui a menti sur ce qui lui était

promis puisque, comme le petit garçon, elle s'est engagée dans le chemin de la castration, comme lui, elle a renoncé à cet objet d'élection qu'est la mère, et voilà que malgré la foi, la confiance, qu'elle a accordées à ce qui lui était là demandé, eh bien sa castration n'est pas légitimée, reconnue, et la voilà déplacée en ce lieu Autre.

Pourquoi « Autre » ? Parce c'est un lieu qui se caractérise de ne pouvoir se réclamer d'aucune autorité, d'aucune filiation, d'aucune généalogie. Et c'est assurément l'un des problèmes de la fille que de ne pouvoir attendre de sa mère qu'elle lui transmette nominalement la féminité et qu'elle soit obligée pour un tel accès, quelle que soit la volonté de la mère et quelle que soit la réclamation de la fille, de s'adresser à un père qui en général va également la décevoir puisque l'enfant ne sera pas pour elle – il continuera dans le meilleur des cas d'être pour la mère – et donc, en dernier ressort, de s'adresser à un homme dans l'espoir que celui-ci voudra la reconnaître comme femme, comme future mère.

Donc lieu Autre parce que c'est bien là d'une altérité fondamentale, fondatrice, dont il est question, puisque aucune autorité nominale, identifiable, n'est susceptible de venir là fonder cette lignée et y introduire un ordre. C'est très important l'ordinal puisque les garçons se rangent dans une lignée ordinale alors que pour les filles l'ordinal, qui suppose un zéro au départ, ne marche pas. Il n'y a pas d'ordinal.

Entrons maintenant après ce petit préliminaire pour essayer de vous situer le problème tel que Lacan a essayé de l'introduire, essayons maintenant de réfléchir sur la manière dont celui ou celle vient en ce lieu Autre et dont j'ai dit au départ que ce pouvait être aussi bien un homme qu'une femme. J'ai parlé de l'immigré mais ça peut être aussi un garçon qui éprouve de la répugnance pour venir s'inscrire dans une lignée paternelle, qui préfère prendre le parti des femmes et qui vient donc délibérément se ranger du côté Autre.

Que va-t-il se passer pour ceux qui viennent se placer en ce lieu Autre ? Leur problème, dès lors, va être de chercher à se faire reconnaître. Le défaut d'une identification symbolique comme celle qui fonctionnait tout à l'heure dans cette place des maîtres, l'identification symbolique puisqu'elle tient à la délivrance d'un signe, d'un pur symbole, d'une pure nomination – « Je te reconnais pour » – d'un diplôme, eh bien, faute de cette identification symbolique, celui qui va se trouver dans le lieu autre va chercher à se faire reconnaître, à se faire accepter, à se faire valoir. Il n'est sans doute pas excessif de dire qu'une grande partie de cette activité va consister dans cet effort, faute d'une identification symbolique, pour trouver une identification qui soit généralement reconnue, établie.

Et là, nous allons tout de suite entrer dans la division des deux grandes formes cliniques que je

vais vous proposer de l'identité de l'hystérique. Il ou elle va chercher à se faire identifier soit par un semblable – par mon semblable, j'ai besoin qu'il me reconnaisse – soit par ce père, ce géniteur hypothétique qui va cependant, initialement, refuser. Il y a là deux types de tentatives dont je vais essayer de vous montrer à la fois combien elles sont différentes et cependant comment, cliniquement, elles nous sont proches.

La première façon pour obtenir qu'on me reconnaisse, si j'occupe ce lieu Autre, c'est tout simplement de chercher à s'y tenir. Il n'y a pas trente-six moyens. Il y en a un grand qui est la séduction et il est évident que la séduction vient forcément s'inscrire, sauf exception que je dirai dans le registre sexuel. Si je suis une femme, je vais évidemment chercher à me faire reconnaître comme propre à animer, entretenir, la séduction. Je vous en donne tout de suite la forme pathologique exubérante que vous voyez se produire avec les transsexuels, c'est-à-dire un certain nombre de bonshommes qui, pour une raison que je ne développe pas, n'ont pas trouvé d'identification virile et ne trouvent pas d'autre moyen de se faire reconnaître que d'opérer dans le champ de la séduction, et cela en adoptant le style, les vêtements, l'allure, le maquillage, des images communément séductrices. Si ça vous amuse, on pourrait parler du fait de savoir pourquoi ce sont par exemple, chez nous, dans nos pays, essentiellement des Brésiliens ; on pourrait parler un peu du Brésil qui, par exemple, est venu si facilement basculer de ce côté-là. Et lorsque vous rencontrez, à l'hôpital ou en dispensaire, ces personnes, vous vous rendez bien compte qu'il ne s'agit pas fondamentalement ni de perversion, ni d'un érotisme maladif. Il s'agit d'une espèce de destinée marquée par un masochisme tout à fait vif et une espèce de situation à laquelle ils ne peuvent rien. Ils n'arrivent à se propulser dans la vie et à n'avoir une pensée qu'à la condition d'être habillés en femme. Et quand le rimmel s'en va, quand le fard coule, ce sont les moments dans la journée de grande déprime, de désert subjectif, etc. Ce que je vous propose là, c'est quelque chose que nous vérifions à tout bout de champ.

Cette action de séduction m'amène à introduire pour vous un second concept que j'évoquais tout à l'heure. C'est celui d'objet petit a. Je ne peux pas en dire grand'chose. Je vous dirai simplement que ce qui fait le pouvoir de séduction, ce qui fait la brillance fascinante, fascinatrice, c'est d'être le représentant de cet objet petit a. Je vous renvoie, si vous le permettez, car on ne peut pas tout aborder, à ce que Lacan dit sur ledit objet mais dont vous savez peut-être, pour la plupart d'entre vous, que c'est un objet qui est une partie détachée du corps et qui est un objet que Lacan qualifie de « immonde ». C'est-à-dire un objet d'excrétion, un déchet. Et il se trouve que notre désir est ainsi bizarrement construit puisque c'est cet objet-déchet, ce déchet, l'objet petit a, cet objet que toute

culture s'emploie à maintenir à distance, à évacuer – et vous savez que ça existe même dans les cultures que l'on dit archaïques ou primitives (les rognures d'ongles, par exemple, faut pas les jeter n'importe où, il faut les mettre dans tel ou tel endroit), il y a des règles d'une hygiène locale dans chaque culture et qui impliquent qu'il y a des objets comme ça et dont la rencontre serait maléfique. Il y a eu un livre qui s'appelait *De la souillure* et qui racontait tout cela fort bien.

En tout cas, le pouvoir de séduction s'anime du fait de venir, pour une imago, représenter, se soutenir de l'objet petit a. Et dans la mesure où le fantasme se supporte de cet objet petit a, il y a là une heureuse coïncidence entre la représentation de l'objet et l'organisation du fantasme. Donc tentative de se faire reconnaître par le biais de la séduction mais, voilà déjà un « mais », le premier, cette séduction ne se maintient et ne vaut qu'à la condition que l'objet petit a continue de se dérober. Je veux dire que la dérobade est essentielle à l'entretien de ce jeu de séduction et si, pour des raisons trop évidentes, cette séduction devait aboutir, réussir trop bien, ce serait courir le risque à la fois d'une chute de l'imago que je pouvais essayer d'entretenir et, en même temps, le fait qu'à ce moment-là le corps se trouve ramené à sa réalité purement physique, je veux dire la perte de la brillance qui, jusque là, l'entretenait et donc le risque à la fois d'introduire une déception réciproque dans ce qui, jusque là, se trouvait animé par le jeu très intéressant et très stimulant de la séduction. Ceci pour vous souligner combien ce que Lacan appelle la régulation métonymique du langage (c'est-à-dire le fait que c'est par la métonymie que je m'approche de l'objet a mais que celui-ci a à rester toujours à distance) fait que ce type de séduction est voué à fonctionner plutôt pour lui-même, c'est-à-dire ne s'entretient que d'une dérobade. Et évidemment c'est vous dire combien la dérobade fait partie non pas de quelque malice propre à l'hystérique mais fait partie bien plus de ce qui est là le destin que elles, ou ils, subissent. Ils sont pris là-dedans.

Quoi qu'il en soit, et là nous progressons un petit peu, cette dérobade entraîne un sentiment de culpabilité, toujours, et en particulier le sentiment d'être responsable du manque introduit chez le partenaire puisque dans ce lieu Autre, dans ce lieu où le partenaire attend ce qui viendrait répondre ou satisfaire sa jouissance, il n'y a là de réponse que différée, dilatoire, et donc culpabilité du fait de ne pouvoir répondre de façon satisfaisante au partenaire et donc d'être cause de son propre manque et de sa déception. Et c'est cette culpabilité qui va organiser trois modes différents de résolution.

La première, c'est la tentative de réparer ce manque que l'hystérique s'accuse d'introduire chez le partenaire, manque dont elle s'estime responsable. Donc tentative de le réparer et c'est pour-

quoi il y a une forme clinique d'hystérie dont je suis surpris qu'elle ne soit pas davantage célébrée et reconnue parce qu'en général les hystériques sont plutôt décrites dans les rubriques péjoratives, ce qui me paraît tout à fait injustifié. Donc tentative de se faire la servante parfaite, appliquée, du partenaire. La servante, le serviteur, ce que vous voudrez. Pour justement faire oublier, escamoter, ce déficit introduit par la structure. Et je me permets à cette occasion de saluer, de marquer, toutes celles et tous ceux qui s'emploient avec beaucoup de dévouement, d'attachement, de travail, d'efforts, à faire oublier ce dont ils s'estiment abusivement responsables ou coupables. Et je crois que nous connaissons tous, nous avons tous rencontré, que ce soit en clinique ou dans notre vie, ce type de réponse, d'action.

Il y a une autre façon de faire et qui est, elle, à l'opposé. C'est le symétrique inversé. Et qui consiste évidemment, et là nous retombons dans la pathologie beaucoup plus familière, usuelle, dans la plainte perpétuée du fait que « ça ne va pas » – et il n'y a aucune raison de ne pas le faire porter par le partenaire et de le rendre responsable évidemment des insuffisances de la vie, qu'elle soit conjugale, ou sociale, ou collective, etc. Vous savez que Lacan a eu l'audace de dire ceci, qui reste fort mal accepté, qu'il n'y a pas de rapport sexuel – je ne vais sûrement pas ce soir expliquer ce que ça veut dire, mais ça témoigne en tout cas que la relation conjugale est toujours construite à partir de semblant, semblant d'homme, semblant de femme, et qu'il y a entre un homme et une femme un défaut constitutionnel, et c'est d'ailleurs ce qui les rassemble, ce qui les unit, et tout le problème de la vie du couple c'est le sort qu'il va faire à ce défaut. Soit tenter d'y remédier, soit au contraire s'engager dans une plainte qui peut être supportée par l'un ou par l'autre ou par les deux, ça n'a pas d'importance. Donc deuxième mode de résolution qui est la plainte. Alors ça, c'est l'hystérique qu'en général on n'aime pas beaucoup. C'est l'enquiquineuse, elle n'est jamais contente, on peut faire ce qu'on veut... Et c'est vrai qu'elle n'est jamais contente en plus. Et elle n'est jamais contente non pas, là encore, parce qu'elle a mauvais caractère, mais pour une raison de structure. Puisque, si elle n'est pas satisfaite, c'est bien la démonstration qu'on ne fait rien pour elle et que vraiment jamais elle n'arrivera à être contente et qu'elle n'a jamais ce qu'elle veut. Mais si jamais elle a ce qu'elle veut, elle n'est pas contente non plus puisque ça vient complètement démonter ce qui entretient sa demande, et donc son existence car son existence ne se soutient que de cette insatisfaction. Son existence subjective. Alors si jamais vous lui donnez exactement ce qu'elle voulait, ça peut être une petite chose, ça peut être une chose considérable, c'est évidemment la pire affaire qui puisse lui arriver puisque, à partir de ce moment-là, c'est comme si on la tuait, au sens où son existence cesse

d'avoir un support, le support de cette demande, de cette exigence qui est la sienne. Je vous renvoie à ce rêve qui figure dans *La Science des rêves*, rapporté par Freud, de la belle bouchère, dont Lacan a fait un long commentaire et qui est celui de cette femme qui veille surtout à ce que son mari, fort généreux, fort attentif, qui l'aime beaucoup et qui vraiment s'attache à lui donner tout ce qu'elle demande, c'est ça qui l'embarrasse la pauvre femme. Elle est obligée de rêver à des désirs insatisfaits puisque vraiment tout ce qu'elle veut, elle l'a. Donc elle ne peut faire que des rêves où elle est enfin insatisfaite. Ça je crois que nous le comprenons encore assez facilement.

Et donc nous avons vu d'abord une attitude qui consiste à réparer, une seconde attitude qui consiste à dénoncer, et qui est moins agréable, et puis il y a une troisième attitude qui, elle, est également cliniquement surprenante. Ce sont des attitudes que je qualifierai de pseudo-perverses puisque c'est une sorte d'agressivité de la part de l'hystérique qui consiste là, non plus à maintenir le jeu de la séduction mais à exhiber ce qu'il en serait de l'objet a, c'est-à-dire une matérialité corporelle démaquillée, dénudée, ramenée à sa réalité, à son poids, à son apparence de chair et, éventuellement, à s'engager dans un certain masochisme. Dans cette espèce de réduction, de vengeance, qu'elle exerce à l'égard du partenaire comme si elle lui tenait le propos suivant : « Puisque ce qui entretient ton désir, ton fantasme, c'est un objet étrange, puisque c'est de mon image que tu en fais le support, cet objet il doit certainement venir habiter mon corps. » Et vous savez combien l'hystérique vit son corps comme un domaine qui lui est profondément autre, étranger. Ce corps est-ce que c'est vraiment le sien ? Qu'est-ce que c'est que ce corps ? Ce corps qui se trouve ainsi habité d'objets que le regard d'un homme semble suffire pour venir comme ça les fixer dans l'image qu'ils semblent là dessiner, voir. Eh bien, sorte de vengeance de l'hystérique : « Eh bien, écoute, cet objet tu vas l'avoir, tu vas le voir et on va voir si ça continue de t'exciter comme cela le semblait tout à l'heure. » Et il y a dans cette disposition pseudo-perverses un style hystérique qui n'est pas exceptionnel, qui s'accompagne en général d'un certain masochisme et un certain appel, une certaine invitation, à être traitée, à être maltraitée, comme un objet de déchet. Et je suppose que vous avez également rencontré ce type d'hystérique dans votre expérience.

Quoi qu'il en soit, vous voyez comment cette tentative d'identification par la séduction, car quoi d'autre jusqu'à maintenant, au point où nous en sommes, peut donner à l'hystérique le sentiment d'une aliénation parfaite et d'une aliénation imputable, imposée par le partenaire ? Comme si c'était lui, finalement, qui se trouvait responsable de cet état où elle est profondément étrangère à elle-même puisque pour se faire reconnaître, identifier, il faut qu'elle vienne prendre place dans un propos,

un discours, une démarche, qui ne sont pas forcément les siennes. Et qu'elle va venir s'insérer avec la finesse, l'intelligence et la sensibilité qui sont les siennes dans ce propos. C'est un endroit qui, au point où nous sommes, mériterait, je crois, de nombreux développements parce qu'ils nous amèneraient à parler de la question du refoulement chez l'hystérique, question qui n'est pas, me semble-t-il, volontiers abordée, qui ne l'est pas volontiers par Freud et qui mériterait d'être reprise. Mais laissons ce point qui n'est pas directement pris par la question que nous examinons ce soir.

Alors, donc, premièrement se faire reconnaître par son semblable, se faire reconnaître comme un semblable, quand on se tient au lieu de l'Autre et comment faire autrement – parce qu'on peut aussi se faire reconnaître comme une bête, comme le diable, comme ce que vous voudrez, ça a existé en son temps – et, comme nous le voyons, profond sentiment d'aliénation, d'insatisfaction, de frustration, voire d'engagement dans la sublimation, c'est-à-dire dans la tentative de réparer le manque du partenaire.

Et puis maintenant, deuxième grande modalité d'identification, dont le support va être complètement différent mais dont l'adresse va être aussi tout à fait différente. Là je disais que le support était celui de l'objet a, l'adresse au semblable. Quel va être le support de l'identification dans le deuxième cas que je vous propose d'étudier ? Eh bien, le grand Autre, ce lieu dont je vous parlais tout à l'heure, ce n'est pas un lieu vide. C'est un lieu qui est supporté par une certaine matérialité. Cette matérialité, disons que c'est celle du signifiant. Et le signifiant, dans sa forme la plus abstraite, se réduit au trait unaire, au trait un. Qu'est-ce que ça veut dire ce genre de formulation ? Est-ce que je peux vous en rendre compte de façon simple et brève ? Oui, c'est possible. Vous savez que le signifiant a pour propriété d'être constitué d'éléments discrets. C'est une chaîne, la chaîne sonore par exemple, et qui ne prend sens pour nous que parce qu'elle est constituée d'éléments discrets, séparables, qui sont enchaînés, certains venant tomber dans les dessous, ressurgir à tel ou à tel moment. Et c'est leur succession qui constitue la chaîne sonore. Mais chacun de ces éléments discrets ne renvoie pas à quelque positivité que ce soit puisqu'il ne vaut, comme élément discret, que d'être différent de tous les autres. C'est-à-dire que ce qui constitue sa propriété, ce n'est pas d'avoir une propriété phonique, par exemple, spécifique, mais simplement d'être un phonème qui est différent des autres. C'est donc la pure différence qui fait sa qualité et sa valeur opératoire et non pas une éventuelle substance phonique. Ce qui fait que, du même coup, chacun de ces phonèmes se trouve parfaitement réductible à un trait un puisque chacun vaut comme un, un trait unaire. Et

c'est la suite de ces traits uns qui constitue la matérialité du champ de l'Autre. Voilà très brièvement et dogmatiquement comment je peux vous l'exposer. « *Trait unaire* », c'est un terme qui se trouve chez Freud dans le chapitre sur « L'Identification » et il parle notamment d'une identification qui peut se faire par le fait d'endosser un unique trait ; par exemple la toux de ma voisine, eh bien, ce trait un, *einziger Zug*, ce trait un est suffisant pour marquer cette identification. Je ne demande pas d'entériner ce que je vous expose évidemment présenté sous une forme extrêmement ramassée et sur un mode assertif, mais je vous demande, simplement, de le retenir pour la démonstration que j'essaie de faire.

Or il se trouve, et là c'est un second pas, que cette identification virile dont je parlais tout à l'heure, celle du maître, se fait justement par le fait d'endosser un trait un. Et dans la mesure où le trait un, en tant que tel, *einziger Zug*, est ce qui vient donner corps à une instance essentielle dans notre fonctionnement psychique et dans notre fonctionnement libidinal, c'est la même chose, pour moi en tout cas, qui s'appelle le phallus dans la théorie lacanienne, mais tout aussi bien chez Freud quand il dit que la libido est une pour l'homme comme pour la femme, ce qui est une assertion qui fait date. Je veux dire qu'on n'avait jamais entendue jusque là, avant lui, et que Jones a discutée. Il n'était pas tout à fait d'accord avec ça ; il pensait que les hommes avaient une libido et les femmes une autre. Eh bien, Freud dit non, la libido, elle est une, pour l'homme comme pour la femme. Si vous voulez, je me permets de mettre l'accent sur ce « une » pour y lire ce trait un, en tant qu'il suffit de l'isoler pour qu'il fonctionne comme support du phallus, du sceptre royal, de l'instrument génital et qu'il vienne prendre place dans notre panoplie mentale comme essentiel.

A l'occasion de discussions, je crois que c'était avec vous l'année dernière, je crois avoir fait remarquer à propos de la toxicomanie que tout le monde est dépendant – le phénomène de dépendance n'est pas réservé aux toxicomanes – et que, notamment, nous sommes parfaitement dépendants à l'endroit de ce trait un en tant que support du phallus. Si ce trait vient à nous manquer pour des raisons x, nous en éprouvons des inconvénients très divers qui peuvent aller depuis la dépression jusqu'à la mélancolie, au syndrome de Cotard, à tout ce que vous voudrez... mais, en tout cas, de ce trait un, nous sommes dépendants. Je veux dire par là que nous sommes, vis-à-vis de lui, dans un état d'addiction... Voilà donc la seconde grande forme, et qui est de se faire le représentant du trait un, de se présenter comme étant habité par lui, par exemple dans le cas précis par le phallus.

Ça va donner quoi ? Eh bien, ça va donner une forme d'hystérie que vous connaissez bien, que vous avez tous rencontrée, et qui est une forme où

l'hystérique est sans cesse en train de dire la loi, de faire la loi au partenaire et puis aussi d'exiger la castration du partenaire. Mais là, à entendre dans son sens réel : c'est-à-dire qu'il renonce à ses attributs, à sa virilité alléguée. Je ne veux pas entrer dans les détails et dire pourquoi il y a cette réclamation mais enfin elle semble en tout cas inhérente à celui ou à celle qui vient occuper, s'investir de ce trait un, de ce phallus, et donc entrer dans une rivalité virile avec le partenaire, disant au partenaire : « Oui, toi, d'accord, peut-être que tu l'as mais moi, je le suis. » Il y a là une différence entre l'avoir et l'être qui est tout à fait sensible. Je crois qu'en vous l'évoquant de façon aussi cursive, c'est une forme que vous avez tous rencontrée, c'est-à-dire ce renversement par lequel celui ou celle qui se trouvait en position de serviteur se trouve maintenant faire la loi au maître, celui qui occupait la position du maître, et, dans une espèce de compétition, lui témoigner que le phallicisme est beaucoup plus de son côté à elle ou à lui que de l'autre.

Et pour que nous abordions encore l'un des derniers grands chapitres de la clinique de l'identification hystérique, j'aurais à vous faire remarquer – ce sera le dernier grand chapitre – ceci : c'est que ce trait un a donc un support matériel, physique. Là encore, je vais être un peu assertorique mais je ne peux pas faire autrement, le champ de l'Autre est caractérisé par la suite de ces traits uns mais en tant qu'ils ne peuvent jamais faire continu, *continuum*. Il y a en mathématiques une hypothèse qui est celle du continu et qui concerne la théorie des nombres réels. Mais ce que nous savons, c'est que ce trait un propre au signifiant a pour particularité que, entre deux traits un – vous écrivez une suite de bâtons sur un tableau comme on faisait à l'école –, il y a toujours une fente, un *gap*. Je veux dire que, quels que soient les nombres que vous allez extraire, ça c'est la propriété des nombres réels, entre deux traits un, eh bien, vous n'arriverez jamais à établir un *continuum* entre ces deux points. Si vous écrivez les nombres réels – ce sont ceux qui sont répartis entre 0 et 1 – vous écrivez « 0, ... » – et vous savez que 0 compte comme un 1 en mathématique, ou dans la théorie des ensembles – et alors vous ne pouvez plus jamais, quelle que soit la suite des nombres que vous écrivez, arriver jusqu'au 1 qui marque la limite de votre suite. Votre suite va tendre vers un infiniment petit mais il y a toujours une fente, un espace, entre votre suite de nombres et la limite constituée par le 1. Autrement dit, entre deux traits un, vous avez toujours une fente. Et nous sommes ainsi faits que cette fente, je veux dire ce manque dans l'Autre, nous y sommes assez sensibles pour qu'il nous pose beaucoup de problèmes et ce n'est pas moi qui vous apprendrai comment on se sent coupable spontanément de ce déficit que par notre existence nous introduisons dans le grand Autre. Je veux dire que nous nous attribuons toujours la

responsabilité de cette fente, de ce manque dans le grand Autre et de notre incapacité, sauf à venir mourir pour lui, à la combler tant que nous vivons. Quand je dis « mourir pour lui », ça veut dire que, par exemple, on aime bien mourir pour sa patrie. C'est une des façons de restituer son existence au grand Autre et de venir combler cette fente. Et si je vous dis ça, c'est pour rappeler comment nous sommes là au niveau de problèmes que nous pouvons voir surgir à tout bout de champ. Des gens, des populations, qu'on a privés de patrie, qu'on a fait vivre au nom d'un internationalisme pendant 70 ans, des générations qui n'ont jamais connu autre chose, une fois que ça casse, que ça s'arrête, le premier désir c'est de mourir pour la patrie. Désir éminemment noble quelles que soient les expressions évidemment atroces qui en sont venues, mais c'est comme ça. Nous sommes ainsi fabriqués.

Alors ceci, pour revenir à notre problème, pour vous dire que cette fente dans le grand Autre, entre deux traits un, elle est tout aussi capable de représenter le phallus que le trait un lui-même. Ça c'est une étrange chose que le support matériel, ça peut être aussi bien le trait un physiquement, matériellement établi que la fente qu'il détermine. Et cette fente, ai-je besoin de vous le souligner, est à la source d'une demande éminemment active, pressante, dans le champ du grand Autre et vous concevez aisément que celui ou celle qui vient s'identifier à ce trait unaire comme fente va être le siège d'une demande à jamais inextinguible. Et voilà comment, par une identification à ce qui est maintenant la fente dans le grand Autre, la fente comme support du trait unaire, je vais m'avérer être porteur dans mon corps, par une série de symptômes, d'une demande énigmatique et qui est à jamais inassouissable.

C'est l'endroit où nous pouvons faire intervenir ce problème étrange que constitue le traumatisme. Vous savez que la psychanalyse a commencé autour de la question du traumatisme. Je veux dire que les petites patientes dont Freud entendait le récit ne manquaient pas, en lui parlant, de venir lui expliquer qu'elles avaient été l'objet de sévices sexuels. Et Freud les a fort légitimement, fort simplement crues et a commencé à élaborer toute une conception de l'appareil psychique et du symptôme sur cette théorie de la séduction : vous avez été séduite enfant ou jeune et donc c'est fort intéressant de connaître ce début.

Et puis ça va se compliquer un peu plus tard puisqu'en 1919, c'est-à-dire juste au décours de la guerre 14-18 qui n'avait pas manqué de battre en brèche, entre autres, la conception freudienne du principe de plaisir puisque Freud pensait que l'économie psychique était réglée par le souci d'écouler les tensions qui pouvaient s'emmagasiner dans la psyché, c'est ce qu'il appelle principe de plaisir. Et puis avec les névroses de guerre et la guerre elle-

même, il a pu constater qu'il y avait toute une série de patients qui n'avaient qu'une idée : de façon mnémonique, voire quasiment hallucinatoire, répéter sans cesse le trauma. C'est-à-dire au lieu de l'abréagir, ce qui était la grande thèse de Freud, eh bien, ils ne pensaient qu'à le répéter, qu'à revenir, mnémoniquement, psychiquement, sur les circonstances, à les revivre en rêve et il semblait maintenant que toute leur vie psychique était détournée par la répétition, le souci de répéter mentalement le traumatisme qu'ils avaient connu. Alors, à ce moment-là, Freud met en place ce qu'il appelle l'automatisme de répétition et puis il écrit cet article qui s'appelle « Un enfant est battu » où il montre le désir de l'enfant d'être battu, cette action traumatique étant identifiée à un signe d'amour de la part du père. Ce qui nous ramène à ce que je disais tout à l'heure d'une certaine façon à propos de la légitimation opérée par l'ancêtre fondateur, c'est-à-dire comment la castration, action qui peut être éprouvée comme imaginativement violente, et qui n'est que symbolique, peut être enregistrée comme signe d'amour de la part du père.

Et puis l'année d'après, 1920, Freud va encore beaucoup plus loin puisqu'il va introduire le concept de pulsion de mort. C'est-à-dire que là ce n'est plus Eros qui domine mais il y a cet espèce d'appel, qui serait présent chez chacun, du traumatisme qui lui serait fatal, c'est-à-dire là, non plus le traumatisme comme signe d'amour de la part d'un père, mais le traumatisme qui serait « le bon », qui viendrait clore toute cette histoire.

Ce petit détour pour vous signaler comment l'hystérique identifié à cette fente dans le grand Autre est donc le siège d'une demande inextinguible et éventuellement aussi, à ce moment-là, de ce qui peut lui paraître comme un dommage corporel à jamais irréparable. Une espèce d'hypocondrie qui peut être propre à la position hystérique. Eh bien, nous sommes, avec ce mode d'identification, au point où nous pouvons comprendre de quelle façon la thèse de la séduction vient écrire cette biographie réelle ou imaginaire, mais c'est quand même une biographie, parce qu'il est évident que, des séductions, il a pu y en avoir. Il a pu y avoir des viols, des incestes. Nous savons combien ça fait partie de la vie des familles, combien c'est possible. Donc, de toute manière, que l'événement ait été réel ou imaginaire, nous en sommes au point où on comprend, avec ce type d'identification à la fente dans le grand Autre, comment le traumatisme subi ou imaginé vient expliquer l'état dans lequel se trouverait celui de ce dommage irréparable dans lequel se trouverait l'hystérique.

Alors pour terminer, pour conclure, parce que ça fait déjà un moment que je vous entraîne sur ces chemins peut-être un peu escarpés, un peu vifs, deux remarques. C'est que, par cette identification au trait unaire, il y a une autre issue que d'ailleurs nous avons l'habitude de célébrer dans ces cas et

qui s'appelle la sublimation, c'est-à-dire le fait de s'accomplir comme trait unaire dans cette sorte de renoncement à l'économie quotidienne, aux objets, aux petits objets, aux relations communes, à nos maigres satisfactions communes et donc de s'engager dans un culte mis au service soit du semblable, soit de cette autorité ancestrale et éventuellement divine dont le regard ici est celui-ci. Donc une grande modalité de résolution de ces problèmes et qui est la sublimation. Je voudrais à ce propos vous faire remarquer ceci : Freud se plaint quand il étudie les hystériques. Il dit – il est fort injuste – : « Elles n'ont pas les capacités de sublimation des hommes ». Il me semble que c'est plutôt l'inverse qui est vérifié avec la plus grande aisance, la plus grande facilité. Il est plus facile de remarquer comment ce seraient plutôt les hommes qui restent attachés à leurs satisfactions quotidiennes et estiment que c'est une économie après tout pas si mauvaise que ça, alors que c'est bien plutôt de celles et de ceux qui viennent dans le champ de l'Autre que l'on voit des sublimations parfaites. Et souvent d'ailleurs qui ne recherchent aucune ostentation, qui ne cherchent absolument pas la publicité ni quoi que ce soit, qui font des sublimations discrètes, je veux dire des créatures qui auront été dans leur parcours d'une noblesse, d'une dignité, d'une serviabilité, d'une résignation, d'une bonté remarquables et tout ça sans chercher aucune reconnaissance spéciale. C'est beaucoup plus répandu là aussi qu'on l'imagine.

Et puis il y a ce dernier point que je vais simplement vous signaler pour qu'il nous rappelle le type de solidarité qui unit l'hystérie et les autres névroses, et en particulier la névrose obsessionnelle. Je veux dire que nous pensions moins notre nosologie, notre nosographie, comme étant faite comme une espère de puzzle : et on est soit ceci, soit cela. En réalité, il y a une grande solidarité entre ces divers modes d'expression. C'est ainsi que je vous évoquais tout à l'heure ce type de rivalité entre l'hystérique et son partenaire et qui fait qu'alors qu'elle occupait la position Autre, du serviteur, de celle qui devait servir à la jouissance du partenaire, eh bien, comment, par l'intermédiaire de cette rivalité, c'est elle qui au nom de son manque, au nom de cette fente dont je parlais tout à l'heure, va venir en position maîtresse dans cette identification au trait unaire comme fente, ou à la fente comme trait unaire, c'est elle qui, par renversement, va venir occuper donc la position de maîtrise au nom même de son manque et elle va venir mettre, placer, celui qui était en position maître en position d'objet de jouissance, de serviteur. Et nous allons ainsi assister à ce renversement qui a été largement exploité par les romanciers et au cinéma et où celui qui était le valet de chambre devient, au nom même de son manque, le maître, alors que le maître se trouve déplacé en position d'être celui qui doit servir d'objet de jouissance. Cela est un type de renversement qui n'est pas exceptionnel.

Je vous signale simplement pourquoi : eh bien, parce que ce type de renversement qui met donc le manque en position maîtresse et le maître, celui qui est fier de son appartenance phallique, en position d'objet à jouir, c'est un idéal propre à l'obsessionnel. Si vous reprenez l'observation de l'homme aux rats, vous verrez comment son problème vous l'avez déjà dans son souci obsédant de rembourser la dette à cette pauvre postière qui s'est démunie pour lui. Comment va-t-il arriver à rembourser ? Et de quelle façon il va se donner pour maître une femme qu'il courtise et qu'il appelle la « Dame » et qui a pour caractéristique éminemment séduisante d'être pauvre, de ne pas être très jolie, d'être malade, de lui refuser le mariage et d'être stérile. Ce sont ces diverses caractéristiques qui font que la « Dame » est pour lui l'objet d'une vénération tout à fait particulière, qu'il ne se marie d'ailleurs pas pour entretenir. Son papa voudrait qu'il épouse une jeune fille bien dotée et dont les capacités proliques sont manifestes. Eh bien, le fils, lui, voilà celle qu'il choisit pour en faire celle qui le commande, et lui-même se met entièrement à sa disposi-

tion comme objet de jouissance et en renonçant en quelque sorte aux attributs de sa virilité. En quoi ceci peut-il avoir un aspect intéressant ? C'est que nous voyons là la collusion entre l'identification hystérique et le fantasme obsessionnel et de quelle manière ils peuvent venir s'accrocher l'un à l'autre pour former des liaisons très fortes, très puissantes.

Voilà donc comment, au pas de charge, j'ai tenté de vous introduire le problème de l'identité de l'hystérie ou plutôt, comme vous le voyez, des identités de l'hystérie. Je crois que les repères de structure fort simples, d'un grand dénuement, que, de façon dogmatique et assertive, je vous ai proposés nous permettent de recouvrir de façon à peu près exhaustive les diverses modalités d'expression de l'hystérie et de montrer que, malgré cette exubérance, ce polymorphisme clinique, eh bien, chaque fois nous entendons bien qu'il s'agit d'une hystérie et nous percevons bien que ces hystéries se ramènent à des nécessités contraignantes que j'ai essayé de faire valoir pour vous. ○

### **Bureau des cas cliniques**

samedi 23 mars 1996 à 14h 30

Qu'identifient les sujets non identifiés ?

A propos du syndrome de Frégoli et de quelques autres bricoles  
avec *M. Czermak* et *S. Thibierge*.